

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 13

Artikel: Lettres de musiciens. Parti VIII, E. Gidé à Marc Cénil
Autor: Gidé, E. / Cénil, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

III^e ANNÉE

10 Septembre 1896.



Lettres de Musiciens.

VIII

E. Gidé à Marc Cénil¹

QUELLE joie, mon vieil ami, et combien je te remercie! — Ainsi donc, grâce à toi, me voilà casé dans une école de musique, comme professeur de théorie et harmonie, et par cela même entrant, toutes voiles d'espoir dehors, dans une existence nouvelle que je n'espérais pas voir de sitôt s'ouvrir devant moi!

Hier, j'étais élève, aujourd'hui je suis maître. Elève, je m'efforçais d'embrasser d'un coup d'œil d'ensemble toutes les leçons reçues, de les comparer et d'en tirer de miennes applications. Maître depuis ce matin, il me semble que mon devoir est de ne pas utiliser du tout ce que l'on m'a appris, mais de chercher en mon esprit fertilisé par d'autres les principes d'un enseignement absolument nouveau. Evidemment, ce qui me charmait chez mes professeurs, ce n'était pas leur science, mais bien le coin d'originalité que je découvrais en eux, leur façon personnelle d'interpréter et de communiquer les règles d'un art qui n'en devrait point avoir. Car, le beau musical n'est-il pas la concordance exacte des sentiments intimes avec d'intimes moyens d'expression? Mon état d'âme exprimé à l'aide de procédés déjà

employés par d'autres n'aura-t-il pas subi une modification telle que l'œuvre d'art créée en aura perdu tout caractère de sincérité? Et ne me faudra-t-il pas, pour modeler esthétiquement mon Moi, me servir d'outils spéciaux que j'aurai forgés moi-même à mon empreinte?

Je ne parle pas, cela va s'en dire, des règles d'orthographe musicale que l'usage a consacrées et qui sont suffisamment clairement expliquées dans les traités courants pour mettre l'élève à même de noter les idées des autres. Mais la coordination de ces règles, mais les lois, particulières à chaque tempérament, autorisant l'infraction à ces règles forment la matière d'un enseignement vraiment original où se doit révéler la personnalité du professeur. — Sans doute, la superposition d'un certain nombre de notes, dans certaines conditions, produit un accord de neuvième, ou de onzième, qui se résout normalement d'une certaine manière; sans doute, il est classique de ne pas faire chanter à deux voix une série de successions de secondes ou de septièmes... et pourtant, il est des accords de onzième qui ne se résolvent pas normalement et il est des cas où des successions de secondes satisferont pleinement mon oreille. — Expliquer à d'autres les sensations particulières qui me font admettre les licences, baser mon enseignement non sur ce que ressentent ou ont senti les autres, mais sur ce que je ressens moi-même, voilà qui est véritablement profitable. Et le jour où mes élèves seront assez développés pour entendre comme moi, je leur dirai :

« N'écoutez plus avec mes oreilles, mais servez-vous des vôtres. Cherchez des combinaisons spéciales, soumettez-les au criterium

¹ Marc Cénil, pédagogue et compositeur distingué né en 1836 à Thamar, actuellement professeur au conservatoire de Lontaniens (Arède).

» de votre propre expérience auditive, sans
 » vous préoccuper des règles que je vous ai
 » données ; expliquez-vous et expliquez-moi
 » quel est le détail particulier qui vous fait
 » trouver bien sonnantes des combinaisons
 » de notes que l'usage réprouve, et, une fois
 » votre explication trouvée, recherchez des
 » combinaisons de forme différente où vous
 » appliquerez le même principe ! »

Et ce sera à moi alors à me substituer à l'élève, à essayer d'entendre avec ses oreilles, à compléter son analyse, à guider son instinct naturel, à le fortifier à l'aide de mon raisonnement, puis ensuite à faire profiter les autres de notre commune expérience.

Je me souviens d'une discussion avec l'un de mes anciens professeurs à propos d'une suite de dissonances qu'il réprouvait et qui ne me choquaient point. Il arriva à me démontrer la raison de mon indulgence en me faisant remarquer que, lorsque je jouais les accords au piano, l'un de mes doigts instinctivement dissimulait la dissonance. Je n'ajoutai rien mais, à la leçon suivante, je lui apportai la même série d'accords orchestrés pour instruments à vent, de différentes manières. Quatre camarades dévoués de la classe d'orchestre me suivaient, fiers de leur mission, et exécutèrent la cadence avec un luxe de nuances réglées par une répétition préalable de deux heures. — Les dissonances étaient sauvées par les timbres et par les nuances. Mon professeur vaincu baissa la tête en souriant... et, le lendemain, m'apporta à la leçon une nouvelle série d'orchestrations des mêmes accords qu'il avait pris le temps et la peine de faire à mon intention !

Oh ! le brave homme ! comme je l'ai aimé et comme je l'aime encore de tout mon cœur et de toute mon intelligence ! Il m'est doux de lui envoyer régulièrement, après cinq ans déjà de séparation, tout ce que je compose et le plan aussi de tout ce que j'ai l'intention de composer. Il me répond toujours, indulgent mais non bénisseur, conseillant, analysant, discutant, approuvant parfois mais blâmant aussi, toujours avec d'excellentes

raisons basées sur son expérience personnelle ; et la lecture de ses lettres me fortifie et me conserve la foi en moi-même, si nécessaire dans ma difficile carrière.

Il y a dans la communion intime entre le maître et l'élève une source de joies pures que l'on ne retrouve même pas dans l'amitié la plus chaude pour le camarade de classe. Ces joies sont inspirées chez le maître par le sentiment qu'il vient en aide, qu'il rend service, et qu'en cela il fait son devoir d'homme, et cette satisfaction est complétée par l'orgueil légitime de marquer un esprit quelque temps de son empreinte, de le voir se développer grâce à ses conseils dans un certain sens, et d'expérimenter ainsi de la façon la plus noble une méthode basée sur des convictions intimes. — Quant à l'élève, outre la joie qu'il ressent d'apprendre du nouveau, de sentir ses facultés prendre leur normal essor sous une direction qu'il reconnaît intelligente, il puise encore dans l'estime et la sympathie d'un professeur qu'il respecte un précieux encouragement moral, et son amitié pour celui qui l'enseigne est d'autant plus forte qu'il ressent pour lui plus de respect artistique, se renforçant ainsi de toute la fierté qu'on peut avoir à être conseillé par un homme supérieur.

Il est des professeurs pour lesquels nous éprouvions à la classe une admiration respectueuse, presque religieuse, et en lesquels nous avions une confiance qui allait jusqu'à l'aveuglement.

Il en aurait coûté cher aux camarades des autres classes qui auraient critiqué l'enseignement que nous recevions et nous avions à chaque parole que proférait le maître la sensation que nous buvions de la vérité à larges lampées. Tels les enfants qui s'écrient avec l'accent du triomphe quand on ne veut pas admettre la vérité de leurs paroles : « Il faut bien que j'aie raison, puisque c'est mon papa qui l'a dit ! »

Et quelle profonde émotion lorsque dans un concert, nous entendions exécuter de leurs œuvres ! Nous étions plus émus que s'il se fût agi de nous-mêmes ; nous écoutions

angoissés, sans oser respirer, guettant l'impression produite sur les auditeurs, et ensuite nous applaudissions avec fureur, ivres d'orgueil, avec ce sentiment qu'un peu de ce succès rejaillissait sur nous. Encore aujourd'hui, où il m'arrive de trouver des points faibles dans l'œuvre de tel de mes anciens professeurs, il ne faudrait pas que quelqu'un s'avisât, dénigreur, de me les signaler; je me sentirais blessé mortellement et défendrais *unguibus et rostro* l'homme que je dois défendre puisque c'est grâce à lui que je suis à même de penser, de croire et de créer.

Je me réjouis tant de trouver en mes futurs élèves cette sympathie pour le maître indulgent et consciencieux que j'ai l'intention d'être! J'aurai tant de joie à les mener par la main dans la prairie fleurie de l'art, leur cueillant à chaque pas les fleurs si joliment ciselées, leur en démontrant la structure ingénieuse et leur en faisant respirer le doux parfum, m'arrêtant de temps en temps pour leur faire embrasser d'un regard le divin champ ensemencé par tant de géniaux semeurs et choisissant avec sollicitude le petit carré de terre que nous défricherons ensemble, avec amour.

Et le soir, lorsque en d'intimes réunions de collègues, nous deviserons des choses de l'art et de l'enseignement, ce sera à chacun de nous successivement d'émettre ses théories, de montrer les résultats obtenus, nous éclairant l'un l'autre, nous complétant, nous rendant mutuellement le courage et puisant dans la conviction profonde que notre tâche est belle et noble, des forces pour la lutte à poursuivre.

Je me sens, mon ami, plein d'espoir et plein de fierté. Je veux accomplir ma tâche avec conscience, sans faiblir, et rien qu'à l'idée que demain j'aurai des intelligences à diriger, des âmes à faire épanouir à la chaude sensation de l'art, des esprits à emplir d'un respect immense pour ceux qui en ont fixé les lois, je sens mon cœur nager à grandes brassées dans une joie profonde, et le bercer délicieusement du remous si paisiblement

rythmique de mes pieuses convictions, et de mes quêtes sollicitudes.

A toi, ami, qui m'inities à ces joies nouvelles, merci de tout mon cœur et merci deux fois, puisque tu m'assures en même temps le pain matériel et le pain quotidien de l'âme: la possibilité de satisfaire mon appétit immense de propagande artistique et de divulgation du beau.

Ton reconnaissant

E. GIDÉ.

Marc Cénil à E. Gidé.

Mon pauvre ami, tu es complètement fou!

Je t'ai trouvé une bonne place, tu m'en es reconnaissant; cela prouve que tu es jeune et que tu as encore du cœur. Cela te passera! en attendant je suis sensible à tes sentiments de reconnaissance.

Mais tes divagations sur ton sacré sacerdoce m'inquiètent énormément. Il te faut soigner cela, je t'assure; si tu ne reviens pas prochainement à la conscience raisonnée des choses, tu auras beaucoup à souffrir et je désire t'éviter des soucis et des angoisses qui ne peuvent que t'entraver inutilement dans ta carrière.

Ecoute-moi bien. Tu vas être professeur; aux yeux du monde, par conséquent, tu te places dans la catégorie des gens salariés pour apprendre aux autres à travailler; or il y a travail et travail; tu es contre-maître, maître si tu veux, dans un atelier spirituel que le commun ne trouve pas de nécessité publique, ce qui le fait classer plus bas dans l'estime des gens que telle école pratique dont le diplôme met à même d'exercer immédiatement une profession rémunératrice. Un professeur de musique ne sera jamais considéré à l'égard d'un professeur d'arithmétique ou de calligraphie, car la musique, c'est de l'à côté, la musique, c'est un art d'agrément, tandis que le moins que l'on puisse retirer de l'enseignement de l'arithmétique est de savoir compter son argent sans se faire tort d'un centime, — de l'enseignement de la calligraphie, d'écrire proprement la lettre qui réclame de l'argent à un créancier.

Mets-toi bien ceci dans l'esprit, mon cher

professeur : l'opinion publique conteste ton utilité, et la tasse de thé que l'on t'offrira avec amabilité, pendant ou après la leçon de musique, est faite pour te prouver que tu n'est qu'un subalterne. As-tu jamais entendu dire que l'on offrit du thé à un professeur sérieux, à un professeur d'arithmétique ?

Eh bien, les élèves qui vont entrer dans tes classes pensent comme leurs parents, puisque ce sont leurs parents qui leur ont appris à mesurer les divers degrés de l'échelle sociale. Si tu as de l'autorité, l'on te montrera un respect apparent, mais au fond, l'on ne t'en estimera pas davantage. Sur cent élèves, un seul peut-être se destine à la carrière artistique, les quatre-vingt-dix-neuf autres s'occupent de musique parce que la musique fait partie de l'éducation mondaine, comme l'homme chic met des gants, non pour garantir ses mains du soleil, mais parce que c'est la mode de porter des gants assortis à l'habit. Tu ne peux donc espérer avoir une influence morale sur des gens qui ne comprennent pas la portée morale de ton enseignement. La conscience rapidement acquise que l'on ne s'enthousiasme pas pour ton art, t'empêchera bientôt de professer avec enthousiasme et, si tu persistes à t'enthousiasmer, tu t'apercevras bien vite que l'on te trouve ridicule ou que l'on te taxe de *nature trop artiste*. C'est ce reproche qu'il te faut avant tout éviter. Plus tu sauras dissimuler tes aspirations au beau, ta générosité et ton mépris des côtés matériels de l'existence, plus tu seras considéré, car l'on ne considère de nos jours que ceux qui connaissent le prix de l'argent et ceux qui en savent gagner beaucoup.....

Ne donne pas des leçons trop longues, l'on dira que tu as du temps à perdre et cela t'enlèvera la vogue.

Ne les donne pas trop courtes, l'on pensera que tu n'as pas la notion de la valeur des minutes, dont chacune vaut un soixantième du prix de la leçon. Or, pour professer, il faut de l'ordre avant tout..... et *de la tête !*

Si tu t'intéresses spécialement à une élève

intelligente et pauvre, ne lui donne pas de leçons gratuites, l'on te soupçonnera de lui faire la cour, ce qui n'est pas moral, — puisqu'elle est pauvre.

N'aie pas l'air de témoigner de l'intérêt à une élève qui te paie ses leçons très cher ; tu aurais l'air de lui faire la cour et de manger sa dot à l'avance, ce qui n'est pas correct. L'on ne t'en voudra pas si tu la manges après le mariage, ce qui est dans les règles.

Ne conseille jamais à un élève d'embrasser la carrière musicale ; l'on te reprochera de l'exciter à la débauche.

Ne décourage pas un élève d'entreprendre des études musicales, sous prétexte qu'il n'en n'a pas les dispositions naturelles ; l'on trouvera que tu n'as pas le jugement sain et l'on confiera l'élève à un autre professeur.

Ne loue pas un élève pour les progrès qu'il a faits sous ta direction ; l'on te jugera bien fat de t'enorgueillir de ce qui est la conséquence du talent naturel de l'élève.

Ne te plains pas aux parents de ce qu'un élève ne fasse pas de progrès ; l'on dira que c'est ta faute parce que tu n'as pas la bosse de l'enseignement.

Ne vante pas à un élève le mérite d'un de ses camarades de classe ; les parents de cet élève lui feront prendre des leçons de répétition chez un autre professeur pour le mettre au niveau du camarade vanté et, ainsi, te confondre.

Ne t'écarte pas dans ton enseignement des règles classiques, l'on t'appellera *décadent*, et le déséquilibre prouvé de tes facultés t'aliénera l'estime des gens sérieux.

Ne sois pas affectueux et paternel dans tes rapports avec tes disciples ; un professeur ne doit pas être familier.

Ne sois pas sévère non plus et ne te laisse pas aller à une explosion de juste colère ; tu passeras pour un grossier et un mal-appris.

Si la mère d'une élève te parle pendant la classe, ne sois pas trop aimable avec elle ; les autres élèves se diront que tu te laisses circonvenir pour les examens.

Ne te montre jamais froid avec la mère d'une élève qui te parlerait pendant la

leçon; elle pensera que sa présence te gêne et « pourquoi ma présence le gêne-t-elle? » dira-t-elle à ses bonnes amies, soupçonneuse.

Ne te laisse pas aller, pendant un cours technique, à des considérations générales sur la musique et ses nobles manifestations, tu passeras pour un homme superficiel, dissimulant ton ignorance sous des phrases de convention.

Ne sois pas trop sec dans ton enseignement, et n'insiste pas sur la technique de l'art, l'on te trouvera pédant et ennuyeux.

Ne sois pas toi, ne montre rien de ce que tu sens, dissimule, pose, joue la comédie. Professe avec le sérieux factice du couliissier qui a l'air de s'intéresser à ses clients en leur proposant l'affaire qu'il veut lancer, mais que l'on sait soucieux avant tout de ses intérêts personnels et en qui l'on a confiance par ce fait même qu'il est obligé de s'occuper de ses clients pour mener à bien ses propres affaires. Le temps est loin où les élèves, en longue file respectueuse, suivaient de loin Liszt ou Vièuxtemps, leur faisant escorte, et où le soir les rassemblait dans la demeure de leur maître, à l'entendre religieusement, sans oser eux-mêmes prendre la parole, discuter avec d'autres musiciens les choses de l'art! Elle est passée l'époque où l'on se vouait, comme certains, au culte d'un maître pendant une vie entière. Aujourd'hui, un professeur doit être bien en vogue pour que ses élèves consentent à le saluer dans la rue, et il a une chance de pendu si ces élèves ne lui en font pas à la corde une fois qu'ils ont quitté définitivement la classe.... Indifférence, ingratitude, voilà ce que tu es appelé à récolter dans ta carrière; prends donc tes précautions, cuirasse ton cœur à l'avance, tu t'en trouveras bien.

Tu me parles d'enseignement personnel! mais malheureux, songes-tu à tes collègues? Si tu t'avisais de sortir de l'ornière, de mettre de l'originalité dans ton enseignement, de professer avec succès une méthode à toi, ne te mettras-tu pas à dos tous ceux qui n'ont pas d'originalité et qui se contentent de professer la méthode de tout le monde. Tu es

appelé dans une ville comme professeur, mais te voilà d'avance l'ennemi de tous ceux qui t'y ont précédé, fût-ce d'une année ou d'un mois seulement. L'un va te surveiller jalousement, contrôler tes moindres démarches, interpréter mal tes plus artistiques tentatives. Et pour peu que tu te concilies l'amitié de quelque collègue, ce fait même ne t'attirera-t-il pas la haine de tous les amis de ce collègue qui le taxeront de trahison et toi de sournois accapareur? Crois-tu donc trouver la sympathie chez ceux à qui tu vas forcément enlever des élèves? Mais estime-toi donc heureux si tu parviens, à force de bassesse et de dissimulation, à demeurer dans la place!

Tu n'auras dans ta carrière, vois-tu, que quelques bonnes heures, celles où retiré chez toi, la porte bien close, tu travailleras pour toi, oubliant les autres. Alors, tu déboutonneras ton âme et la laisseras s'imprégner librement de l'air frais de l'art sacré. Alors, tu respireras joyeusement, les épaules allégées du lourd fardeau de la dissimulation forcée, et tu riras délicieusement de te retrouver toi-même, après la longue disparition de ce toi-même. T'examinant à la clarté de ta conscience, tu auras de joyeuses surprises et d'inattendus ravissements. « Comment! je te retrouve intacte, ô mon honnêteté! et te voici toujours aussi pure, ma croyance! et tu tressailles encore, ô mon enthousiasme! »

Alors, à la flamme vibrante de la sincérité que rien ne peut éteindre, et qui vibrera d'autant plus étincelante que tu l'auras plus longtemps voilée aux regards indiscrets, alors tu réchaufferas ton âme, et telle sera ta vie désormais, aux matins grisâtres et nébuleux, aux soirs superbement constellés d'étoiles, — mais d'étoiles gardant la chaleur encore du soleil, — où la conscience de ton âme retrouvée, en la consolante solitude, refleurira, parfumée.

Tibi.

MARC CÉNIL.

E. Gidé à Marc Cénil.

J'ai donné ce matin ma première leçon à

une classe de demoiselles. J'avais préparé mon cours avec amour et, quoique très ému, j'étais sûr de moi-même. J'ai parlé avec conviction et avec élan des beautés de la musique, du rôle qu'elle doit jouer dans l'histoire de l'art, des joies complètes qu'elle est appelée à procurer quand il y a concordance entre l'âme qui recueille la sensation et l'oreille qui intelligemment l'analyse. J'ai démontré la nécessité de développer cette faculté de l'analyse par des études graduées, puis, passant à la pratique, je crois être arrivé à rendre clairs les principes fondamentaux de la construction des accords. Les élèves écoutaient, silencieuses, recueillies. — La leçon terminée, j'ai pris mon chapeau et, avant de gagner la porte, j'ai tenté de me rendre compte de l'impression produite... Les élèves causaient, réunies en petits groupes, gravement; elles semblaient commenter entre elles la leçon et me regardaient à la dérobée. J'ai eu la sensation d'un bon début et, après un salut circulaire, à la fois respectueux et familier, je suis sorti, content.

Ta lettre était inutile; rien ne peut déraciner en moi la croyance que j'ai une mission à remplir et que cette mission est noble et féconde. L'avenir te prouvera que j'ai raison.

Ton dévoué E. GIDÉ.

* * *

Marc Cénil à E. Gidé.

Mon pauvre ami, je suis ravi de te trouver encore dans les mêmes dispositions. Mais me permettras-tu de chercher à deviner ce que se disaient tes élèves à la sortie de ton cours, alors qu'elles te contemplaient à la dérobée, *graves et recueillies*?

« As-tu vu ce vif qu'il a piqué en montant sur l'estrade? »

« Les pieds sont d'une longueur démesurée. »

« Il a regardé trois fois Adèle avec insistance. »

« Raseur, mais de commerce facile. »

« Idéaliste! Allons, nous n'aurons pas à nous fatiguer pour les tâches!... »

Tu es jeune, assez joli garçon, pas mé-

chant!... Allons, tu peux avoir raison, en somme: l'impression doit avoir été favorable.

Ton vieil ami

MARC CÉNIL.

Pour copie conforme:

E. JAKES-DALCROZE.



CAMILLE SAINT-SAËNS

Né à Paris le 9 octobre 1835, Camille Saint-Saëns fut élevé par sa mère et sa grand'tante. Dès l'âge de trois ans il prenait sa première leçon de piano; ses premiers professeurs — à qui il fut confié à l'âge de sept ans, — furent Stamaty pour le piano, Maleden pour l'harmonie. Ce fut sous les auspices de Stamaty qu'il débuta comme exécutant, en 1846, à la salle Pleyel. Peu après on le retrouve au conservatoire, suivant le cours de composition d'Halévy et la classe d'orgue de Benoist. En 1851, il obtient le premier prix d'orgue et une année après il concourrait pour le prix de Rome qui fut décerné à Victor Sieg. Nommé organiste à la Madeleine en 1858, il dut abandonner ses fonctions en 1877, à cause des nombreuses tournées de concerts qu'il fût appelé à faire à l'étranger.

C. Saint-Saëns est l'auteur de nombreuses compositions, dont voici les principales:

Ouvres dramatiques: *La Princesse jaune*, opéra-comique; *le Timbre d'argent*, drame lyrique; *Etienne Marcel*, opéra; *Samson et Dalila*, opéra biblique; *Henri VIII*, opéra; *Proserpine*, drame lyrique; *Ascanio*, opéra, et *Phryné*, opéra-comique.

Plusieurs œuvres pour soli, chœur et orchestre: *Messe solennelle*; *Oratorio de Noël*; *Les Noces de Prométhée*, cantate choisie parmi 104 pour être exécutée à l'inauguration de l'Exposition universelle de 1867; *Psaume XVIII^e, Coeli enarrant*; *le Déluge*, poème biblique; *Messe de Requiem*; *la Lyre et la Harpe*, ode.

Trois symphonies; quatre poèmes symphoniques: *Le Rouet d'Omphale*; *Phaéton*; *Danse macabre*; *la Jeunesse d'Hercule*; et plusieurs